

CATHERINE DUSSART
présente

ISABELLE HUPPERT

GASPARD ULLIEL

ASTRID BERGÈS-FRISBEY

UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE

D'APRÈS LE ROMAN DE MARGUERITE DURAS - ÉDITIONS GALLIMARD

UN FILM DE RITHY PANH



RANDAL DOUC DUONG VANHON VINCENT GRASS LUCY HARRISON STEPHANE RIDEAU INGRID MARESKI JEAN-POL BRISSART CEDRIC ECKHOUT UN SCÉNARIO DE MICHEL FESSLER ET RITHY PANH
IMAGE PIERRE MILON (AFC) MONTAGE MARIE-CHRISTINE ROUBERIE SON PIERRE MERTENS ET THOMAS GAUDER DÉCORATION YAN ARLAUD COSTUMES EDITH VESPERINI DIRECTION DE PRODUCTION PIERRE WALLON ASSISTANT MISE EN SCÈNE PASCAL GUÉRIN
MUSIQUE MARC MARDER UNE COPRODUCTION COP STUDIO 37 FRANCE 2 CINÉMA SCOPE PICTURES AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL + CINÉCINÉMA ET DE FRANCE 2 DU CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE ET DE BOPHANA PRODUCTION
EN ASSOCIATION AVEC LA BANQUE POSTALE IMAGE FILMS DISTRIBUTION SOFCINÉMA 4 AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE ET DU PROGRAMME MEDIA DE L'UNION EUROPÉENNE

Studio 37

AU CINÉMA LE 7 JANVIER

Indochine 1931. Dans le golfe du Siam, une mère survit tant bien que mal avec ses deux enfants, Joseph (20 ans) et Suzanne (16 ans), qu'elle voit grandir et dont elle sait le départ inéluctable. Abusée par l'administration coloniale, elle a investi toutes ses économies dans une terre régulièrement inondée, donc incultivable. Se battant contre les bureaucrates corrompus qui l'ont escroquée, et qui menacent à présent de l'expulser, elle met toute son énergie dans un projet fou : construire un barrage contre la mer avec l'aide des paysans du village.

Ruinée et obsédée par son entreprise, elle laisse à Joseph et Suzanne une liberté quasi-totale. C'est alors que M. Jo, fils d'un riche homme d'affaires chinois tombe sous le charme de Suzanne. La famille va tenter d'en tirer profit...

ET SUR INTERNET, DÉCOUVREZ :

- La fiche pédagogique complète pour un travail en classe sur www.cercle-enseignement.com
- La bande-annonce, les premiers extraits, la liste complète des salles jouant le film sur www.unbarrage-lefilm.com



ENTRETIEN AVEC RITHY PANH, le réalisateur - Extraits

*Pourquoi avoir choisi d'adapter
« Un barrage contre le Pacifique » ?*

C'est un livre auquel je pensais depuis un certain temps même si j'avais d'abord des choses à régler avec mon pays : le Cambodge, et une histoire : le génocide khmer rouge. Ma rencontre avec Marguerite Duras s'est faite par le cinéma : « Hiroshima mon amour », magnifique film réalisé par Alain Resnais. Cette rencontre était rendue possible à travers une sensibilité commune vis-à-vis de la souffrance et de la guerre. L'univers et les grands

thèmes de l'œuvre de Duras se trouvent déjà dans « *Un barrage contre le Pacifique* », comme dans une partition de jeunesse. C'est dans ce livre qu'elle exprime le plus précisément ses engagements anticolonialistes. Ce qui me touche infiniment dans son travail, c'est qu'il est à fois fiction et documentaire. Duras a vécu l'histoire du « Barrage », et elle en a fait un roman. Avec la liberté de la fiction, elle parle de la réalité et lui confère une portée symbolique universelle, accessible à tous. J'aime beaucoup cette manière de respecter la réalité tout en la transcendant. Avec cette adaptation, j'ai voulu tourner un film ouvert, généreux, populaire, à l'image du roman de Duras : un drame familial, une histoire sentimentale, et aussi une description sans concession du système colonial.

Où avez-vous tourné ce film ?

Il s'est passé quelque chose au moment des repérages. Nous avons recherché l'emplacement de la concession de Madame Donnadiou (*mère de Marguerite Duras*), près de Ream dans la province de Kompong Som. Et voilà que nous avons découvert que ce qui paraissait un rêve insensé en 1930 : construire un barrage contre le Pacifique pour protéger les rizières, était en réalité un projet visionnaire, puisque aujourd'hui, en 2008, il existe sur ce site un polder, et que la production de riz y est trois fois plus élevée que dans les autres rizières de la région. Pour moi, cela a été comme un signe. Si je n'avais pas pu tourner là, je n'aurais pas fait le film. Il y avait une rivière, des vieux qui avaient connu Duras jeune, qui avaient vu Joseph chasser avec son fusil à deux coups. Ce lieu a nourri mon imaginaire, en inscrivant l'histoire dans la symbolique de la résistance, de la germination et de la transmission. Ce qui par un jeu de correspondances me renvoyait à mon premier film, « Les gens de la rizière ». Duras s'attache à l'être, à l'humain. Comme moi dans mes films. J'ai donc collé à mes personnages, qui vivent en constante résonance avec la nature. Ce film, c'est la mère et la mer. La mère et la terre. Un combat contre les éléments qui menacent de détruire la rizière, un combat contre les gens du cadastre qui menacent de voler les terres. Il s'agissait d'être en phase avec la matière, de rester dans cette construction en miroir, de laisser le dehors pénétrer le dedans, comme dans les maisons cambodgiennes traditionnelles, où il n'y a pas de vitres, pour laisser circuler les forces invisibles...

Vous montrez aussi une révolution en germe : celle dans laquelle les paysans cambodgiens se lancent contre les gros propriétaires et la répression qui s'ensuit...

L'histoire de villages qui se révoltent contre les fonctionnaires du cadastre et qui sont brûlés en représailles est vraie, le « village des maudits ». Elle a été racontée par un romancier cambodgien des années 70 et elle est bien connue au Cambodge. La période coloniale n'a pas été aussi idyllique que l'imagerie exotique de l'époque voulait le faire croire. C'était avant tout un système d'exploitation des ressources d'une région par les représentants d'une puissance extérieure. Ce qui est terrible, c'est qu'aujourd'hui encore, au Cambodge comme en Afrique ou en Amérique latine, c'est la même problématique du droit d'accès à la terre et de l'expropriation des paysans au profit de grands propriétaires, souvent venus de l'étranger, qui transforment les cultures traditionnelles en cultures de biocarburants ou autres denrées destinées à l'exportation. [...] Dans le film comme dans le livre, la mère est, à cause de ses conditions de vie difficiles, plus proche des Cambodgiens que des Blancs. Et puis c'est une idéaliste. Elle est institutrice, elle a cru à la propagande de la mission civilisatrice de la colonie, cette propagande développée avec l'Exposition coloniale, et destinée à recruter justement des instituteurs et des petits fonctionnaires. Mais la réalité de la colonie, telle que la décrivait si bien Léon Werth dans son livre « Cochinchine » en 1925, c'est le profit et l'exploitation, c'est le contraire de la civilisation.



La mère combat pour défendre son idéal humaniste, même s'il est inscrit dans le paradoxe colonial et correspond à la mentalité de l'époque. Et c'est à cause de cet idéalisme qu'elle touche le cœur des paysans, qui veulent aussi croire en un avenir possible pour leurs enfants. A ses funérailles d'ailleurs, du bonze au caporal, tout le monde est là.

Et aujourd'hui encore, dans la plaine de Ream, son souvenir ne s'est pas effacé de la mémoire collective. On désigne encore sa terre avec respect comme « les rizières de la dame blanche ».



UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE - LE ROMAN

Une étude de milieu et un roman familial

Un barrage raconte l'histoire d'une mère, de son fils (Joseph) et de sa fille (Suzanne), colons en Indochine française, confrontés à la misère. Duras décrit cette misère, ses causes (les terres incultivables attribuées à la mère par l'administration française) et ses conséquences (le mode de vie, la recherche constante d'argent).

Cette description est précise et plonge le lecteur dans le système colonial de l'époque en mettant en évidence les injustices du système de concessions régi par une administration avide de profits et intouchable, le mépris des riches Blancs pour la population indigène dans laquelle elle ne voit qu'une masse à exploiter, la brutalité de la vie de cette population décimée par les maladies et la faim. La première partie du roman dépeint la beauté sauvage, parfois hostile, des zones reculées de l'Indochine française. [...] Les relations d'amour et de pouvoir qui unissent la mère à son fils Joseph et à sa fille Suzanne constituent le centre de la narration. On peut lire *Un barrage*... comme la lente agonie de la mère et l'émancipation de ses enfants, qui se dégagent de sa tyrannie affective.

Le roman est donc aussi roman d'apprentissage, celui de Suzanne, qui découvre son pouvoir sur les hommes et s'initie à l'amour, mais aussi celui de Joseph qui part avec une femme. Cependant, contrairement à la tradition du roman d'apprentissage classique, le récit ne s'étend pas sur plusieurs années, mais il est resserré autour de quelques semaines, semaines de crise au cours desquelles les personnages voient leur vie transformée. La cellule familiale sert le drame.





CHRONOLOGIE-MARGUERITE DURAS ET SON TEMPS

Marguerite Donnadiou naît en 1914 en Cochinchine, à Gia-Dinh, près de Saigon. Son père, Henri, professeur de mathématiques originaire du Lot-et-Garonne, et sa mère, Marie, institutrice originaire du Nord, ont quitté la France pour les colonies au début du siècle. Marguerite a deux frères aînés, Pierre et Paul. Jusqu'au départ du père en France en 1918 pour des raisons de santé, la famille Donnadiou a su progresser dans la hiérarchie, le père ayant été nommé directeur de l'enseignement en Cochinchine. Mais sa mort en France en 1922 change la situation. Marie revient en métropole avec ses trois enfants, elle cherche à récupérer la maison familiale de son mari, échoue, puis repart en Indochine en 1924 comme le lui impose son statut de fonctionnaire coloniale. La famille revient donc à Phnom Penh, puis, grâce à l'insistance de la mère auprès des autorités coloniales, à Vinh Long, poste de brousse de la Cochinchine.

De ces deux années passées en France, Marguerite gardera peu de souvenirs. Ce sont les années qui suivent qui sont déterminantes pour son œuvre, passées d'abord dans la ville de Vinh Long puis dans celle de Sadec ; elle y fait la découverte de la campagne indochinoise.

En 1928, la mère achète une concession au bord du Pacifique, dans laquelle elle met tout son argent. Elle s'y installe avec Paulo et Marguerite, qui vivent alors dans la nature en contact permanent avec la population indigène, parlant le vietnamien. C'est dans ce cadre-là que Marguerite placera l'histoire d'*Un barrage contre le Pacifique*. Les terres sont incultivables.

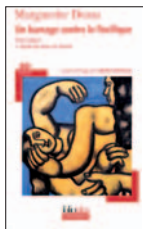
Ruinée, la mère décide de quitter la concession. Depuis 1929, Marguerite va au lycée français de Saigon et loge dans la pension de Mlle C. À Saigon, elle rencontre Léo, celui qui deviendra dans la fiction l'amant chinois, elle rencontre aussi Anne-Marie Stretter, jeune élève comme elle du lycée français et que la fiction transformera en un personnage récurrent du cycle de l'Inde (du Ravisement de Lol. V. Stein à India Song). À l'été 1931, les Donnadiou reviennent en France d'abord au Platier dans la famille du père, puis à Paris. Ce furent quelques mois difficiles, marqués par le manque d'argent, par la violence de l'aîné qui venait voler la mère.

Durant cette période, la jeune Marguerite commence à écrire pour elle, des nouvelles, des poèmes, dont il ne nous reste que quelques lignes. En 1932, la famille retourne en Indochine, Marguerite retrouve le lycée pour passer son second baccalauréat. Ses résultats scolaires sont excellents. En septembre 1933, elle quitte définitivement l'Indochine, la mère et le « petit frère », pour Paris où elle vient faire ses études. Toute cette période constituera l'un des terreaux de l'œuvre de Duras : la mère, les frères, la violence, la nature, l'Indochine, le monde des colonies... autant de motifs qui parcourent ses livres.

À Paris, elle s'inscrit à la faculté de droit et suit parallèlement des cours de mathématiques spéciales. Elle mène une vie agitée, se crée un premier groupe d'amis, pour la plupart militants antifascistes. Mais Marguerite reste à l'écart de l'agitation politique. En 1935, sans prévenir, elle déserte l'université et entre pour six mois à l'Armée du Salut s'occuper des déshérités. Elle rencontre à la fin de cette année-là Jean Lagrolet. Ils partagent leur passion pour la littérature, désireux l'un et l'autre de devenir écrivains. [...] Elle quitte Jean Lagrolet pour Robert Antelme qui deviendra son mari en 1939. En 1938, elle entre au ministère des Colonies au service intercolonial d'information et de documentation. [...] Le 6 juin 1940, c'est l'invasion allemande, puis l'armistice, le gouvernement de Vichy. Marguerite quitte d'abord Paris, puis démissionne du ministère et revient à Paris en septembre. Elle emménage avec Robert Antelme rue Saint-Benoît dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. [...]

Un barrage contre le Pacifique paraît au printemps 1950. Ces années [d'après-guerre] sont davantage celles d'une interrogation sur la place de la littérature dans la société et dans l'Histoire, que celles d'une remise en question des formes littéraires.

Un barrage contre le Pacifique n'est représentatif d'aucune école particulière. Certes, il révèle une écriture singulière, mais il s'inscrit dans un certain classicisme narratif. *Un barrage contre le Pacifique* est l'œuvre d'une jeune femme engagée mais indépendante pour laquelle les années d'après-guerre sont des années de grande curiosité intellectuelle qui, en la confrontant aux autres, la pousse vers l'affirmation de sa liberté et de son identité.



Extraits du dossier conçu par Jean-Luc Vincent, *Un barrage contre le Pacifique*,
Folioplus classiques n° 51 - © Editions Gallimard 2005